

# 1

## Maddy

Je pourrais retourner à Summerhill les yeux fermés. Je pourrais en dessiner la carte de mémoire sans lever une seule fois le crayon. Pour moi, c'était un cœur bordé d'un côté par la rivière, la pointe tournée vers la mer. Bien sûr, dans la réalité, le domaine était moins régulier – un patchwork de verts et de bruns ourlé par la mer à marée haute, la maison juchée au-dessus de l'embouchure de la rivière qui se déployait vers la baie – mais mon esprit l'avait modelé sur les terres à son idée, comme une carte du tendre de mon enfance, où personne ne pouvait m'atteindre et où je me sentais en sécurité.

Même si Chamberlain avait déjà reconnu du bout des lèvres qu'il était temps d'agir, et que ma tante Marjorie, quand elle n'était pas collée à son poste de TSF, gardait les yeux rivés sur l'horizon à guetter les signes d'une attaque allemande, il paraissait impossible d'imaginer que la vie pouvait changer.

Mon père aurait protesté. *La guerre est comme l'amour*, l'entendais-je dire quand j'avais six ou

sept ans, *elle trouve toujours son chemin. Nous l'oublions mais elle est de retour avant que nous nous en rendions compte.* Il affirmait aussi que nous, ma sœur Georgiana et moi, devions avoir conscience de toutes les atrocités dont les êtres humains sont capables. Je n'aimais pas l'écouter, mais Georgiana lui réclamait sans cesse des anecdotes à propos de la Grande Guerre, du sort des survivants des horreurs d'Ypres et du front de l'Ouest. Moi, je préférais les laisser à leurs histoires et je dévalais l'escalier jusqu'à la cuisine, attrapais une poignée de rochers confectionnés par Cookie et sifflais les chiens pour disparaître dehors avec mon carnet de croquis. Je filais à travers bois jusqu'à la rivière et, étendue à plat ventre sur la jetée, je dessinais les têtards des flaques de boue et déambulais dans les trous d'eau entre les rochers à marée basse. Jusqu'à l'îlot où la baignade était idéale et où le soleil plongeait dans l'eau au terme d'une nouvelle de ces grandioses journées à Summerhill, embrasant la baie de nuances flamboyantes de rouge et d'orange qui défiaient toute la palette de ma boîte de couleurs.

Ce jour-là, tandis que la TSF crachait sans relâche les nouvelles alarmantes provenant d'Allemagne, que le village pullulait d'hommes en uniforme stationnés à la base voisine, qu'Hobson désespérait de réussir à fabriquer des rideaux assez grands pour occulter les fenêtres à vitraux du grand hall pendant le black-out, je fis ce que j'avais toujours fait. Je laissai tante Marjorie considérer dans le journal l'avancée de Herr Hitler sur Dantzig, emportai mon carnet et une pelle – le mur de Fairings Corner s'était encore écroulé – et je disparus dans le domaine.

À la vue de l'éboulis provoqué par les fortes averses de la semaine précédente, mon cœur se serra. Je me mis à ramasser les pierres et à les remettre à leur place, en calant de mon mieux les vides avec de la boue. Il faudrait vraiment que l'on s'occupe de ce mur un de ces jours. Du côté du bois de Pixie, la clôture aurait également eu besoin de réparations et le puits du bas du jardin fuyait. Au cours des six dernières années, libéré de l'œil impitoyable de papa, le jardin s'était déchaîné, au point que Georgiana s'amusait à dire que nous allions nous réveiller un matin pour découvrir qu'il nous avait avalées tout entières.

À la pensée de ma sœur, je poussai une dernière pierre dans le mur avant de remonter la colline à toute allure. On voyait la route du village depuis le sommet, et je voulais être la première à la voir arriver. Six mois plus tôt, en dépit des nouvelles inquiétantes d'Allemagne, Georgie était partie pour l'Europe et s'était invitée chez tous nos parents et amis installés sur le continent. Dans la vieille automobile de papa, elle avait roulé jusqu'à Londres, puis Amsterdam et la France, nous faisant parvenir de sporadiques mais enthousiastes cartes postales qui indiquaient sans ambiguïté qu'elle n'était pas prête à interrompre son voyage. Au bout du compte, cousine Xenia avait appelé au téléphone depuis Nantes afin d'exhorter cette « chère Marjorie » à serrer la bride à sa fougueuse nièce, rappelant au passage que tous les Anglais doués de raison fuyaient le continent. Georgiana n'avait guère eu d'autre choix que de rentrer et j'en étais ravie. Je n'avais jamais été séparée de ma sœur un seul jour, et les six derniers mois avaient été les plus longs de mon existence.

Je tançai les chiens pour qu'ils ne creusent pas à proximité du mur puis me hissai dans le vieux chêne noueux qui coiffait la colline et me calai contre le tronc pour surveiller la route. Georgiana roulait vite. Elle s'était débrouillée pour apprendre à conduire à dix-sept ans, sous le regard réprobateur de tante Marjorie qui, debout sur le perron, grommelait sans fin des remarques à propos de travaux d'aiguille et de leçons de français. Après avoir harcelé Frank pour qu'il retape la vieille Morris de mon père, ma sœur s'était entraînée entre des balles de foin disposées sur l'esplanade avant de s'élan- cer dans les chemins, moi sur le siège passager, convain- cue qu'elle allait se tuer et que la moindre des choses était d'être à ses côtés lorsque cela se produirait.

Pour l'heure, la route était cependant plus calme et somnolente que jamais. Avec un petit soupir de conten- tement, je sortis mon carnet. L'épaisse liasse de papier à la couverture en lin vert était pratiquement pleine parce que, en l'absence de Georgie, j'avais eu plus de temps pour dessiner. Tante Marjorie, championne en sermons toutes catégories, m'avait fait un topo sur les économies de papier et je m'étais efforcée de moins espacer les croquis et d'utiliser toute la place disponible afin que ma prodigalité ne provoque pas la fin du monde. Je passais mon temps à dessiner. La maison. La cuisine. Mon renardeau favori qui persécutait le hérisson qui habi- tait derrière l'arbre mort du bois de Pixie. La manière dont les branches filtraient la lumière dans le bosquet des fraises sauvages. Les gens aussi : Cookie en train de préparer son clafoutis aux mirabelles ; Hobson qui s'accordait une cigarette en douce derrière les écuries ; Susan dans l'escalier, un seau à la main, toujours pressée.

Si elle était incapable de tracer une ligne droite même sous le canon d'un fusil, Georgiana adorait écrire et, à nous deux, nous avons inventé des tas d'histoires au fil des années. Pendant l'été, j'avais travaillé à terminer un feuilleton comique qui avait pour héros Foxy le renardeau et son meilleur ami Stu, un petit écureuil timoré. Je tournai lentement les pages jusqu'à celle où j'avais laissé Foxy se débattre dans la cuve de récupération des eaux de pluie et je m'appliquai à représenter sa fourrure en minuscules touches rouges.

En cette fin d'été, la chaleur restait vive et le ciel avait la nuance des jacinthes, avec cette effervescence qui donne l'impression qu'il suffirait d'une poussée du pied pour s'envoler. Une petite brise faisait bruisser les feuilles et tout était si calme que j'entendais mon crayon crisser sur le papier, les chiens fouiller subrepticement un terrier de lapin sous le mur et les hirondelles chanter au-dessus de ma tête. Georgiana était enfin de retour et il n'était guère difficile d'oublier qu'en cette fin août 1939, la guerre grondait dans le monde.

Soudain, un rugissement déchira l'air du matin. Au-dessus du chêne, des ratures sombres émaillèrent le ciel jacinthe. Des avions. En formation comme les oies qui quittaient la côte en novembre et piquaient droit vers le sud pour traverser la Manche. Ils me dépassèrent dans un vacarme assourdissant, ombres fugaces sur les champs et les pâtures. Je poussai un soupir, brusquement consciente d'avoir retenu ma respiration, et je m'affalai contre le tronc. Reprends-toi, Maddy, pour l'amour du ciel ! Ce sont nos avions, les nôtres ! Venus du terrain d'aviation situé plus au nord, sans doute pour un exercice d'entraînement. Tante Marjorie en avait

parlé avec enthousiasme le matin même : n'était-il pas merveilleux de voir à quel point nos jeunes patriotes se montraient à la hauteur, défiant Herr Hitler comme seuls les Britanniques en étaient capables ? Je contemplai les formes qui diminuaient à l'horizon, m'attendant à ce que le bruit se taise. Mais non. Au loin, les formes décrivirent un ample arc de cercle pour revenir droit sur moi, comme si elles m'avaient repérée dans ma cachette entre les branches. Des flèches tirées sur mon cœur Summerhill. Lorsqu'elles furent au-dessus de moi, je distinguai les petites roues sous la carlingue, le mugissement des moteurs, je sentis les vapeurs de kérosène.

Les chiens s'étaient réfugiés au pied du chêne, oreilles rabattues sur leur tête poilue, et jappaient anxieusement. Nous regardâmes les avions manœuvrer au-dessus de nous, perçant de leur cri la voûte de feuillage. Des arabesques qui semblaient ne jamais vouloir cesser. Mais, lorsque j'eus l'impression de ne pouvoir en supporter davantage, les avions s'éloignèrent un par un vers l'intérieur des terres.

Le vacarme ne cessa pour autant pas avec leur disparition. Je pivotai vers la mer pour découvrir que l'un d'entre eux poursuivait ses figures. Avec les chiens, nous l'observâmes encore un moment avant que je comprenne que quelque chose ne tournait pas rond. Il ne volait pas normalement et, s'il disparaissait par moments derrière les falaises du côté de la pointe, on voyait bien qu'il... Oui, il tombait. Au-dessus de moi, les branches étaient trop minces pour supporter le poids de mes seize ans, mais je n'en grimpai pas moins plus haut, mains et pieds tâtonnant à travers la verdure fragile. Je le voyais toujours, à présent au niveau des falaises de – je ne pus m'empêcher

de prononcer le nom à voix haute – Hangman’s Bluff. Des frissons me parcoururent le dos, je sentis ma nuque se raidir et je me recroquevillai, le souffle court, parce que je savais mieux que quiconque à quel point la falaise était abrupte à cet endroit, dangereuse, mortelle...

La gorge nouée, je tentai de reprendre ma respiration. J’aurais voulu détourner les yeux, me laisser glisser jusqu’à mon carnet pour me cacher entre les pages, attraper mon crayon et retrouver Foxy en train de sautiller dans la petite prairie derrière le bois de Pixie à l’aube. Pourtant, je ne pouvais quitter l’avion du regard. Les yeux ronds, je le vis descendre comme une flèche derrière la falaise, comme si le pilote avait abandonné tout espoir, puis, il disparut. Perdu.

*La guerre est comme l’amour, Maddy, elle trouve toujours son chemin.*

J’avais les mains si moites qu’elles dérapèrent sur l’écorce du chêne, et mes yeux toujours rivés sur la ligne argent de l’horizon se remplirent de larmes dans la lumière éblouissante du soleil. Et si j’étais la seule à l’avoir vu ? Si personne ne venait ? Je pourrais l’atteindre d’ici, contourner le champ des moutons, courir le long du sentier herbeux qui bordait l’à-pic, celui que j’avais pris avec mon père un matin semblable à celui-ci, six ans plus tôt. Frank disait qu’on y laissait désormais paître les moutons parce que les gens du coin avaient peur de l’emprunter.

Je n’étais jamais retournée à Hangman’s Bluff, pas depuis qu’ils avaient retrouvé le corps de mon père dans la crique, celle que la marée haute recouvrait entièrement et où les vagues venaient cogner contre les rochers au pied de la falaise. D’ailleurs, je ne m’étais jamais

beaucoup éloignée de la maison depuis, et j'avais surtout contemplé l'horizon bleu gris de la mer du haut de mon refuge dans le vieux chêne. Cet horizon où dansaient à présent de petits nuages blancs, indifférents au terrible malheur qui venait de se produire.

Un nouveau bruit retentit, un klaxon de voiture du côté de la route du village. Je m'agrippai à ma branche, aveuglée soudain par l'effort que je dus fournir pour distinguer la scène éloignée. Lorsque je retrouvai la vue, j'aperçus la guimbarde familière et un bras dépassant de la vitre avant qui s'agitait dans ma direction. Ma sœur, qui me connaissait mieux que quiconque au monde, savait que je serais là, dans le chêne, à l'attendre.

Je dégringolai de l'arbre, négligeant la branche qui déchira mon pantalon au passage, et je courus d'une seule traite, sans un regard en arrière, jusqu'au jardin potager, traversai le verger de poiriers, au-delà de notre ancienne cabane et de la mare habitée par la monstrueuse carpe que Georgiana haïssait, pour débouler en trébuchant sur l'esplanade, droit dans les bras de ma sœur.